

Des récits qu'on aimera d'autres qu'on aimera moins c'est selon

Adrien Thério

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1982). Compte rendu de [Des récits qu'on aimera d'autres qu'on aimera moins c'est selon]. *Lettres québécoises*, (26), 83–87.

Des récits qu'on aimera d'autres qu'on aimera moins c'est selon

1- Une bande de caves

de Omer Latour

(Éd. de l'Université d'Ottawa)

Il est bien connu que quand on veut cacher son fanatisme, quel qu'il soit, quand on veut le faire oublier, on accuse le voisin d'être aux prises avec le mal qu'on cache. Ainsi, ce fameux article, *Signes des temps* publié dans le *Devoir* du 17 février et dû à la plume de MM. S. Perel et H. Srebernik, qui accusait les Québécois de toutes sortes de fanatismes me semblait accuser plus les auteurs que les Québécois.

Le lecteur se demande peut-être comment je peux relier cet article au livre d'Omer Latour. C'est qu'il s'agit ici aussi de fanatisme et que tous ceux qui accusent le font pour tâcher de prévenir les coups et endormir leur conscience.

Omer Latour est né à Cornwall, en Ontario, petite ville où se sont toujours côtoyés Canadiens français et Canadiens anglais. Une grande partie des premiers sont aujourd'hui assimilés. Latour qui était professeur de français était bien placé pour comprendre le lent cheminement qui obligeait nos compatriotes à devenir *Canadians* et à se perdre dans la foule. Les cinq récits de la première partie de son livre sont presque effrayants par leur réalisme brutal. Dans les cinq récits, il y a

toujours un Canadien anglais ou un néo-Canadien bien-pensant qui essaie de nous prouver qu'il n'y a aucune raison de vouloir diviser les Canadiens pour une raison aussi futile que la langue. Pourquoi voudrait-on le faire quand il suffit tout simplement de parler anglais ? Chacun des intervenants est toujours convaincu qu'il a la vérité de son côté. L'histoire du vieux curé est, à ce point de vue, éloquente. Les Canadiens français de l'endroit viennent d'obtenir leur église et ils veulent récu-



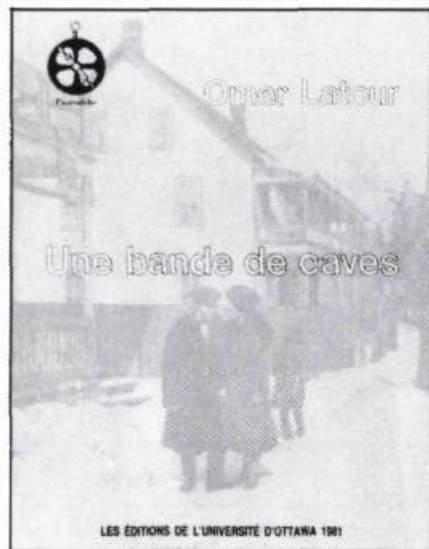
Omer Latour

pérer leurs morts. Le curé anglais refuse. Mais, devant la pression des autorités, il devra céder. Une idée lumineuse du grand maître des Chevaliers de Colomb lui permet cependant de réviser ses plans. On remettra aux Canadiens français qui se conduisent comme des chiens des boîtes contenant des os de chiens. Et on réenterrera tous les morts de langue française dans une fosse commune et le tour sera joué. Ainsi sera fait. Écoutons un peu le raisonnement du curé devant l'étranger qui visite son cimetière :

Dieu n'est-il pas le même pour tous les hommes ? Il ne connaît pas la mesquinerie des nationalismes étroits. Il règne au-dessus de toutes les nations. Et, dans cette ville, nous n'avons pas de problèmes raciaux avant la fondation d'une église française. Pas un seul de nos paroissiens n'exigeait un sermon en français. On traitait les francophones comme tous les autres étrangers. Ils prenaient ce qu'on leur donnait et ils étaient reconnaissants. (...) Lorsqu'il a été question de construire l'église française, j'ai bien averti l'évêque du danger de diviser les catholiques selon la langue. Il n'y a qu'un seul Dieu et c'est le même pour tous.

Un peu plus loin, il ajoutera pour édifier son visiteur : « Le fanatisme des Canadiens français est sans bornes » Et le tour est joué. Les fanatiques, ce sont les autres.

Pour nous Québécois d'aujourd'hui, vivant en milieu français, on pourrait croire que l'auteur en rajoute, ou encore qu'il s'agit d'un cas tout à fait exceptionnel. Il suffit de continuer la lecture de cette *Bande de caves* pour



finir par se convaincre que c'est dans toute leur vie quotidienne que ces francophones se font humilier par leurs compatriotes qui croient évidemment que c'est le Frenchie qui cause tous les ennuis. L'histoire du propriétaire de restaurant autant que celle du maître-plombier ou de l'épicier en fait foi.

On pourra répondre que les choses ont bien changé depuis quelques années. Et c'est un fait qu'un grand nombre de nos compatriotes ontariens n'ont plus la même attitude envers les francophones. Il s'agirait donc de choses anciennes qu'il vaudrait mieux oublier. Pourtant l'auteur est mort en 1978, à l'âge de 43 ans. Ce sont des proches qui se sont chargés de publier ces écrits que lui-même n'avait pas osé présenter à un éditeur. Dans un court avant-propos, Omer Latour écrit :

Je n'ai rien inventé.

Ce n'était pas nécessaire.

Dans les relations anglo-françaises de cette petite ville, la réalité dépasse la fiction.

Dieu merci, le combat est presque fini. L'assimilation totale apporte enfin le repos et la paix à tous ces gens obscurs qui ont lutté dans un combat par trop inégal.

Vous me demandez pourquoi ils sont morts ? Je vous demande comment ils ont fait pour résister si longtemps.

Il arrive quelquefois que la fiction fait comprendre des choses bien mieux que des exposés savants faits par des spécialistes. Omer Latour n'est peut-être pas un grand écrivain mais il est capable de bien organiser ses récits et de ne retenir que ce qu'il faut des événements, ce qui nous permet de le suivre le plus aisément du monde dans ses pérégrinations.

Je n'ai rien dit des histoires de lotos qui composent la deuxième partie. Elles sont totalement différentes des premières. Elles puisent à une autre source. Un peu minces peut-être mais nous y retrouvons toujours cette compassion pour des êtres que la vie malmène et qui se vengent du mauvais sort qui s'attache à eux comme ils peuvent. On n'a aucune difficulté à comprendre qu'un garçon de vingt ans devant la tombe de son père, puisse le traiter de « chien sale ». Omer Latour savait trouver des mots efficaces. Dommage qu'il soit disparu si tôt.

2- Éthel, souris-moi . . .

de Renée Larche

(VLB éditeur)

J'ai lu, au cours des derniers mois, quelques comptes rendus de ce roman et si j'ai bonne souvenance, les auteurs s'entendaient pour dire qu'*Éthel, souris-moi . . .* était un livre agréable à lire, peut-être même un excellent roman. Pour en avoir le cœur net, j'ai donc fait de ce récit deux lectures plutôt qu'une et j'avoue que je ne comprends pas la réaction de ces lecteurs-critiques.

Je ne me prends pas pour un autre et je n'ai pas l'intention de dire que je suis seul à savoir lire. Je crois cependant avoir de bonnes raisons de croire que ce livre est loin d'être un chef

d'oeuvre. Pour prouver mon avancé, je m'en tiendrai à deux aspects de l'oeuvre, d'abord l'écriture et ensuite la psychologie.

Je ne parlerai pas de tout le champ de l'écriture. Je n'aborderai que l'image.

N'importe qui sait que l'image joue un très grand rôle dans la fiction. C'est elle qui nous permet de mieux voir le paysage intérieur ou extérieur, de mieux scruter les consciences. Mais il faut quand même que l'image soit juste. Il suffit qu'une image soit fautive

pour créer du désarroi chez le lecteur. Quand les images fausses se succèdent les unes après les autres, la lecture devient pénible. J'avoue que mes lectures de *Éthel, souris-moi . . .* ont été pénibles. Je livrerai donc ici quelques-unes de mes trouvailles. Le sujet est presque inépuisable.

« Puis, ma voix s'élève, ma prononciation se fendille, et chaque mot se précipite sur moi, déshabillé de sa signification ».

Des mots qui se déshabillent de leur signification ? C'est, tout au moins, tiré par les cheveux.

Cet espace me mord, ce temps me boit. Le mal se logeait partout, et dire que je l'ignorais.

Si le mal s'était déjà logé partout, comment pouvait-on l'ignorer ? Qu'est-ce qu'il faut donc pour que l'évidence devienne évidence ?

Et je roule désespérément mon amour pour toi, ne sachant comment l'assouvir, comment combler cette immense ouverture de toi qui me fait souffrir.

« Rouler son amour », « immense ouverture de toi qui me fait souffrir » j'ai beau vouloir trouver de la logique là-dedans, je n'y arrive pas.

Car, c'était infallible, un nouveau matin allait prendre racine.

L'« infallible » est plutôt redondant. Mais il n'est pas encore aussi beau qu'« un matin qui prend racine ».

Je suis devenue une grande digestion qui, du matin jusqu'au soir, déglutine l'année passée avec toi.

Que c'est bien dit ! Et poétique ! Ça doit sentir bon, dans l'estomac, tout cela. Sans compter que le verbe *déglutiner* n'existe pas. On est bien mal pris.

Hier, sur la plage, j'ai vu une petite fille, rousse comme un péché.

Je ne savais pas que le péché était roux plutôt que noir ou rose. Je l'aimerais mieux rose.

Lentement, je me suis déracinée de mon trou de sable.

Si l'image est juste, je suis obligé de reconnaître que nous avons affaire à un personnage d'une habileté consommée.

Sa voix vibre à des hauteurs différentes et elle module des séductions variables . . .

Moduler des séductions ? Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce que cela veut dire ?

Cette fois-ci, Éthel ne put retenir l'effroi vertigineux qui déferla dans son regard accroché au mien.

Retenir un effroi ? Un effroi vertigineux ? Un effroi vertigineux qui déferle ? Est-ce que c'est moi qui ne comprends rien ou quoi ?

Mais je me demande si la vie vaut à ce point la peine, qu'on doive tout lui sacrifier . . . même les disparus.

La peine de quoi, qu'on prenne la peine de nous le dire.

Au moment où j'allais dire : c'en est assez de toutes ces citations, je tombe sur cette phrase : « Ses nerfs s'étaient mis à battre la chamade ».

De ces belles images, il y en a tant et plus.

Quelques mots maintenant de l'histoire de cette histoire.

Ce que Renée Larche a voulu nous raconter, c'est l'amour qui s'est développé entre deux jeunes filles du même âge ou à peu près, au couvent où elles font leur cours secondaire. Si on se fie aux propos de l'auteur, il s'agit d'un grand amour, un amour indestructible, comparable ou tant s'en faut à celui de Roméo et Juliette. On veut bien la croire malgré les belles images. Mais la dernière partie du récit nous apprend que l'auteur, au moment où elle entreprend d'écrire cette histoire, a trente-quatre ans. C'est donc pour revivre avec nous la beauté de cet amour qu'elle retourne sur son passé. On imagine une belle fin tragique, quelque chose, en tout cas, qui sort de l'ordinaire. On en prend pour son rhume. En quelques lignes, tout ce bel amour s'en va à vau l'eau, sans regret aucun.

Page 129 :

Bien sûr, Éthel m'écrivait. Mais je n'avais jamais l'impression que c'était elle qui se trouvait sous les mots que je recevais. Pourtant, à chaque fois, la marée de douleur remontait. Mais, à la longue, j'ai vu où elle s'arrêtait. Je n'avais qu'à m'éloigner, et je ne serais pas emportée. Alors, ça m'a fait moins mal. Un jour, il n'y a plus eu de nouvelles d'Éthel. C'était devenu si peu important . . .

Et voilà comment on détruit une belle histoire en quelques secondes alors qu'on a tout fait pour nous y faire croire pendant plus de cent pages.

Comme anti-climax, on ne peut pas dire que ce n'est pas réussi.

Notons enfin que dans le sprint final, l'ancienne amoureuse s'est réfugiée au parc Lafontaine, sous cet arbre qui — nous dit-elle cent fois et plus — représente son père (il y a une limite aux cours de symbolique) et qu'elle est venue à cet endroit pour revivre ses souvenirs en attendant d'aller rejoindre Serge, son mari, qui l'attend sous le porche de la bibliothèque municipale. Un autre anti-climax. On croyait avoir affaire à une femme qui aime les femmes et on découvre soudain que cette lesbienne n'était après tout qu'une hétérosexuelle qui nous parle d'un certain flirt sans conséquence qu'elle a eu alors qu'elle avait quinze ou seize ans.

Ce roman, *Nos Livres* l'a retenu comme le livre du mois en février 1982. Stéphane Lépine en fait un éloge dithyrambique et situe l'auteur aux côtés de Flaubert et de Proust. « La relation avec Proust est claire ». J'aimerais bien renvoyer monsieur Lépine au dernier tome de *La Recherche du temps perdu* dans lequel Proust insiste tant sur l'importance de l'image juste en littérature mais à quoi bon ? Je découvre que la première question de l'interview avec Renée Larche, qu'on trouvera aux premières pages de cette revue, se lit comme suit : « J'ai beaucoup investi dans la lecture d'*Éthel, souris-moi . . .* » Qu'est-ce que vous avez investi, M. Lépine ? Continuez à lire et vous trouverez encore : « . . . En même temps, je vois dans les trois points de « suspension », une sorte d'engagement, dans la voie vers la révélation, vers la réalisation du désir. Qu'en pensez-vous ? »

Renée Larche avoue qu'elle ne comprend pas la question. Il doit s'agir de points de suspension absolument magnifiques et remplis de toutes sortes de sens. Mais je ne comprends pas plus que Mlle Larche.

Je regrette de me montrer aussi sévère mais j'invite les lecteurs ou lectrices qui trouveraient autant de beautés dans ce livre que monsieur Lépine en a vu de me dire où elles se trouvent. Je suis prêt à me mettre à l'écoute.



3- Zélika à Cochon vert

de Laurier Melanson

(Éd. Leméac)

Il fallait s'y attendre, l'auteur de la *Sagouine* est en train de faire des petits. Évidemment, on ne peut être lu par des centaines de milliers de personnes sans que l'une ou l'autre se mette dans la tête d'imiter un peu le grand modèle. Il me semble évident, après avoir lu *Zélika à Cochon vert* que Laurier Melanson est un disciple de sa grande compatriote et qu'il ne se gêne pas pour avoir, à certains moments, par l'entremise de ses personnages principaux, la même verve — et peut-être plus — que Pélagie dont nous connaissons la charette.

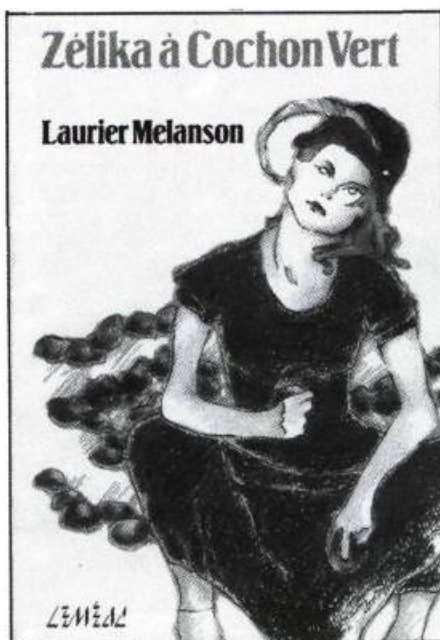
En effet, Zélika et sa mère sont de la race des femmes fortes, comme celles qu'on rencontre dans les livres de Madame Maillat. Si les choses continuent ainsi pendant quelques années, on aura l'impression que l'Acadie se repeuple, se refait des frontières sans avoir besoin des hommes. Je ne serais même pas surpris que ces femmes fortes enfantent par l'opération du Saint-Esprit.

Je suis quand même injuste car il y a dans le livre de M. Melanson un personnage masculin qui a quand même quelque importance. Il s'appelle Otto de la Veuve, il est parti travailler aux États mais il n'a pu oublier Zélika qui fait la putain pendant son absence mais qui se tranquilliserait quand elle voudrait se trouver un mari. Otto revient des États au bon moment. C'est l'homme à tout faire, le serviteur de tout le monde quand il s'agit de faire quelques dollars. Au moment où il revient des États dans son « roadster », il n'a rien perdu de sa fringance et Zélika, même si elle a engraisé, lui fait de plus en plus tourner les sangs.

« All'a une beauté de charmes, une beauté de charmes . . . Ah !

J'aimerais-t-i' pou'ère i' caresser la falle pis la becquer tout partout. Tu parles d'une femelle, toi ! Un portrait . . . un vrai calendrier ! Ah ! Que j'sus chanceux ! » se disait-il. Et il se croyait obligé d'en rester là, n'osant exprimer ses sentiments ni par le geste ni par la parole.

Je n'ai pas l'intention de résumer l'histoire de Zélika mais je dirai que ce jeune homme fringant finit par épouser sa belle, qu'il part en voyage de noces, à Québec. Les deux s'arrêtent à Lévis pensant déjà être dans la capitale mais quelle importance ? On nous avait tellement mis l'eau à la bouche au moment des fréquentations qu'on aurait bien pu nous en remettre un peu au soir du jour de noces. On attendait la suite.



On attendait les plus belles cochonneries du monde. Rien. C'est à se demander si ces deux-là ont pris le temps de faire l'amour ensemble. Rien de surprenant qu'ils n'y aient pas pensé puisque Zélika, avec sa verve, s'empare de tout l'espace, de tout le paysage. Elle n'arrête pas une minute. Elle a l'esprit qu'il faut et au bon moment. Elle parle un acadien d'une pureté remarquable. Et comme toutes les héroïnes acadiennes que nous connaissons, elle mène son mari comme elle l'entend. C'est assez pour briser les désirs qui font monter la sève.

C'est un fait que Zélika et sa mère parlent une langue qui a toutes sortes de qualités, remplie d'images frustrées et réalistes. Mais je suis en train de me demander si c'est cet acadien-là qui va refaire le pays d'Acadie tout comme je me demande si l'on n'a pas trop abusé du québécois qui s'appelle le joulal. Qu'on se serve du chiaque ou du joulal à bon escient, je veux bien. On ne peut imaginer la pièce de Tremblay *Les Belles-soeurs* écrite en excellent français. Quand même ! Quand même !

Mais je me laisse emporter par mes humeurs ! Je répare en vous citant une phrase que je trouve à la page quatre de la couverture du livre : « Voilà de quoi nourrir une chronique bien charnue, bien juteuse, où l'on verra que bon sens et bonne humeur valent mieux que science et préjugés . . . »

Eh ! bien, je suis d'accord. Parfaitement d'accord ! *Zélika* est une chronique charnue et juteuse et plus encore. Zélika a de l'esprit et sait s'en servir. C'est une racolleuse comme on en rencontre rarement dans la vie. Si vous êtes sûrs de bien comprendre l'acadien, je vous conseille de faire sa connaissance. Elle vous en fera voir de toutes les couleurs, surtout si vous ne la demandez pas en mariage. Je me trompe encore parce que Zélika, c'est un moulin à paroles avant comme après le mariage. Mais est-ce que toutes les Acadiennes sont des Zélikas nées de Pélagies ? Je me pose des questions. Je me sens incapable d'y répondre. J'invite le lecteur à faire de l'oeil à Zélika. Il verra bien ce que ça donnera.

En sous-titre, on lit : « Récit d'une jeunesse ». C'est cela et c'est autre chose aussi car, dès l'entrée en matière, nous nous retrouvons en pleine symbolique. Puisqu'il s'agit d'une odyssee, on n'est pas surpris d'apprendre que le jeune homme qui s'embarque le 15 septembre 1947 sur un navire qui s'appelle s/s Ithaca, s'appelle Ulysse. Il s'embarque pour un long voyage avec tout son avoir, tous ses bagages, contenus dans une immense malle à laquelle il tient comme aux yeux de sa tête car c'est tout ce qu'il a pour entreprendre son périple autour du monde.

C'était une de ces énormes malles-cabines comme en ont les élèves pensionnaires, à deux volets rabattables et dont l'intérieur est garni, d'un côté, d'armoires et de tiroirs de diverses grandeurs, tandis que le côté opposé sert de penderie et peut recevoir une bonne dizaine de costumes rangés de manière à ne pas se froisser durant le voyage.

Qu'est-ce qu'on ne peut pas espérer quand on a ainsi préparé son départ pendant trois semaines — ou pendant vingt ans — afin de profiter au maximum de tous les avantages que vous offre la vaste mer ?

Mais le jeune Ulysse se rend compte que ce n'est pas si facile de s'embarquer avec, accroché au cou, tout le bagage qui lui vient d'une bonne éducation qui aurait dû le préparer au meilleur et au pire. Mais enfin, l'embarcation a lieu et, par une sorte de miracle, la malle-cabine suit.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le nouvel Ulysse ne suivra pas les traces de son ancêtre. Tout le monde se démène sur le bateau. On va, on vient. Mais, finalement, il y a quelque chose qui ne va pas. Ce beau grand navire n'a pas l'air de vouloir prendre les mers. Ulysse peut bien éprouver « le balancement du navire », avoir le vertige, le mal de mer, il découvre dès qu'il ose ouvrir les yeux que « peu de distance avait été franchie ».

Que se passe-t-il donc sur ce fameux navire ? Qu'est-ce qui l'empêche de décoller ? Pourtant Ulysse ne rêve pas.

4- L'incroyable odyssee

de François Ricard

(Éd. du Sentier)

Il y a des centaines de personnes autour de lui qui s'agitent, qui semblent croire qu'on atteindra bientôt l'océan. Alors ?

Est-ce que le départ pour la grande aventure, même quand on est bien préparé, est vraiment un départ ? Ne croit-on pas souvent être au cœur de grands projets alors qu'on reste sur place à tourner en rond ? On a bien conscience, à certains moments, que les choses ne se passent pas comme on l'avait prévu mais n'essaie-t-on pas de se donner du courage pour se faire croire qu'on est en pleine odyssee ?

Il fallait à Ulysse beaucoup de résolution intérieure pour ne pas se laisser gagner par cette morosité et pour garder vive en lui la flamme du départ. Il n'y parvenait qu'à force de discipline, résistant chaque matin à l'envie de rester couché, s'efforçant de passer le plus de temps possible hors de sa cabine, continuant malgré la pluie et le froid à faire de longues promenades sur le pont, rédigeant chaque soir son journal de voyage (. . .) et demeurant toujours à l'affût, dans ses gestes et pensées, du moindre signe d'enlèvement.

Il me semble voir dans cette phrase tout le sens du livre. On s'efforce, tout au long des jours qui se succèdent, de faire comme si, de trouver une nouvelle raison d'espoir pour se convaincre de. L'espoir affleure ici et là mais semble bien fragile. Il apparaît aussi sous la forme d'une femme qui a de beaux yeux et qui prend la peine quelquefois de se retourner pour sourire à cet Ulysse moderne. Mais finalement, personne, sur ce navire, n'arrive à se rejoindre. Et la femme aimée, celle qu'on aurait voulu aimer, reste, elle aussi, inaccessible.

Cet embarquement, c'est un peu, beaucoup peut-être, le retour à la mer, le retour au fond des âges. Il nous laisse l'impression que malgré toute sa volonté, l'homme piétine et accomplit peu de chose. Tout cela est bien pessimiste. Pas plus que la vie peut-être. La dernière phrase du livre nous parle du soleil et du printemps qu'on attend.

L'Incroyable Odyssee est un court récit de 75 pages, raconté dans une langue aussi belle que fluide et limpide. C'est une fable pour les temps anciens et modernes, au sujet de laquelle on pourra s'interroger et donner plusieurs significations.

L'auteur écrit si bien que je souhaiterais que les personnages principaux de ses prochains récits, au lieu de trop bien comprendre la vie, ne la comprennent plus du tout et que leurs passions fassent tout sauter autour d'eux. Ainsi pourraient-ils jouir un peu plus de la vie, en souffrir aussi avant d'avoir une trop bonne perception de la réalité.

Mais que puis-je reprocher à cette *Odyssee* puisque l'absurde est partout autour de nous et qu'il suffit de s'y arrêter un peu pour avoir l'impression de se perdre dans la mer ?

